

XIXe conférence de Kent

MALADIES CHRONIQUES  
=====

LA PSORE (suite)

Le salaire du péché, c'est la mort (1)  
(La Bible)

Dans son Traité sur les "Maladies Chroniques", Hahnemann parle de la psore comme étant la maladie chronique "miasmatique" universelle la plus ancienne et la plus pernicieuse, et cependant, parmi toutes les maladies, celle-ci a été la plus méconnue et la plus mal comprise.

La psore est la plus ancienne maladie infectieuse que nous connaissions... L'histoire la plus reculée des plus anciens peuples ne remonte point jusqu'à son origine. Aussi invétérée et persistante que la syphilis ou la sycose...la psore est en outre, de toutes les maladies chroniques, la plus protéiforme. Lorsqu'on ne la guérit point d'une manière radicale, elle ne s'éteint qu'au dernier souffle de la vie, même la plus longue, puisque la nature, quelque robuste qu'elle soit, ne parvient jamais à la détruire par ses propres forces.

("Maladies Chroniques", Hahnemann, 1846, Tome I, p. 15)

Les trois "miasmes" chroniques, la psore, la syphilis et la sycose, sont tous contagieux. Dans la nature de chacun d'eux il existe quelque chose, précédant les manifestations que nous voyons et appelons maladies. Nous disons qu'il y a différentes catégories de caractères morbides apparents que nous groupons sous le nom de psore; nous parlons ainsi des symptômes d'une maladie, de même que nous disons syphilis en voyant des manifestations extérieures spécifiques, le chancre primaire, par exemple, mais rappelez-vous, qu'il y a un état antérieur à la syphilis, sans cela elle n'existerait pas. Cette affection ne pourrait se produire s'il n'y avait pas un terrain approprié à la recevoir. De façon analogue, la psore ne saurait évoluer tant que l'espèce humaine ne présente un état favorable à son développement.

La psore étant le premier, et les deux autres "miasmes" n'étant apparus qu'après, c'est le moment pour nous maintenant d'étudier cette question de terrain et plus particulièrement celui propice à l'épanouissement de la psore. Il a fallu que se rencontrent dans la race humaine des facteurs spéciaux, propres à l'extension de la psore, sans quoi celle-ci n'aurait jamais pu se produire ni subsister chez des individus parfaitement sains. Il a dû vraisemblablement exister quelque état morbide antérieur à celui que nous reconnaissons comme "miasme" chronique, comme principe morbide appelé psore; une sorte d'état chaotique, de confusion

---

1) On pourrait presque dire : Le salaire du péché, c'est la Psore! (Trad.)

et de désordre, dont il serait parfaitement rationnel et utile de chercher à en déterminer la cause, le passé, et la nature véritable. Certains diront: "Mais si nous acceptons cette hypothèse, nous allons alors être obligés de reconnaître la Parole de l'Évangile comme historique, quant à l'origine, puisqu'il n'y a pas d'autre histoire remontant aussi loin à la source". Il n'y a certes aucun mal à raisonner de la sorte et j'espère que vous l'accepterez non seulement comme récit historique, mais comme révélation divine; non pas que je tiens à la citer comme telle ou à me référer à pareille affirmation, car je ne le fais jamais dans mon enseignement.

Si nous examinons par contre la syphilis, nous constatons que c'est par sa volonté que l'homme commet l'acte qui le pousse et le conduit dans les endroits où il entre en contact avec cette maladie vénérienne; c'est là le résultat d'une action. La syphilis est cette affection qui correspond aux effets d'un coït impur, aux conséquences d'avoir fréquenté les lieux où elle se trouve, en d'autres termes, aux suites du contact direct avec ceux qui en sont infectés. C'est une action, donc la manifestation d'une volonté.

Il n'en est pas ainsi de la psore, car l'homme ne la cherche pas, il ne va pas là où elle se trouve, il ne s'associe pas volontairement avec ceux qui en sont notoirement atteints. Il peut naturellement y être exposé, tandis que la syphilis est véritablement le résultat de son propre vouloir, de sa décision, qui n'est pas autre chose qu'une fornication impure ou l'adultère, et il sait parfaitement bien qu'il ferait mieux de s'en passer et comment il pourrait s'en abstenir s'il utilisait sa propre intelligence. La syphilis, donc, est le résultat d'une intention, puis d'un acte de volonté; cependant elle peut aussi être transmise et perpétuée par accident, une fois qu'elle s'est développée (syphilis insontium). Il y a toujours chez l'homme un état d'esprit et certaines conditions définies, qui précèdent ses actes, et si la syphilis correspond à son action personnelle, il existe forcément un état primaire, antérieur à cette action, un état maladif qui la conditionne et qui se traduit par le désir et le vouloir.

Le désir et la volonté établissent chez l'être humain une attitude qui identifie sa propre personne. Si l'homme avait toujours eu des pensées de vérité et de charité envers son prochain, s'il avait toujours respecté ce qui est droit et juste, il serait resté sur la terre un homme libre et protégé de la maladie, car c'est ainsi qu'il a été créé. Tant qu'il restait intègre et vertueux, il était préservé et ne dégageait aucune aura capable de provoquer ou de devenir réceptive à la contagion; mais lorsqu'il commença à convoiter les choses exprimant sa façon fautive et coupable de penser et à les mettre en pratique, alors se créa et se développa en lui un état morbide en sinistre correspondance avec son état intérieur.

L'expression et l'apparence extérieure de l'homme sont le reflet de sa volonté et de son entendement, c'est-à-dire de ses pensées et de ses désirs intimes. Il s'établit une correspondance étroite entre son corps physique, ses intentions, ses désirs et son comportement dans la vie! Tel état extérieur, tel état intérieur, et comme ces deux choses

forment un tout, il émane de cet être une aura qui est dépravée dans la proportion où il substitue le bien par le mal.

Longtemps avant le déluge, qui ne fut rien d'autre qu'une inondation ayant pour but de détruire les êtres corrompus qui vivaient alors sur la surface habitée de la terre, il y avait une maladie appelée la lèpre, qui n'était que le résultat de l'effroyable profanation et du paganisme régnant à cette époque. C'est alors qu'un grand nombre de gens furent atteints par cette violente aura de lèpre dont ils eurent à subir les tourments, alors qu'aujourd'hui le mal fondamental du genre humain se présente sur une race différente et sous forme d'une psore apparemment plus bénigne. Si cela n'était pas, nous observerions les ravages de la lèpre comme autrefois - où en 1226 il existait, seulement en France, plus de 2.000 léproseries - (Trad.), alors que cette calamité ne s'exprime maintenant que sous une forme psorique beaucoup plus atténuée. Il n'est pas superflu de vous rappeler du reste que les anciens parlaient de la lèpre comme d'une gale interne.

Désormais cet état déréglé et corrompu de l'esprit et du corps humain a abouti à la perte chez l'homme de son immunité naturelle, a créé la prédisposition morbide, le rendant à l'avenir apte à contracter les maladies comme conséquence, aggravées encore par la transmission héréditaire du mal consenti et provoqué par des pensées malsaines. Tout cet ensemble a constitué la réceptivité morbide. La psore n'est ainsi qu'une matérialisation de ce qui pré-existait dans l'homme ab ovo. Elle n'est pas le résultat, je le répète, de l'acte physique comme dans la syphilis et la sycose, mais elle est la conséquence d'un influx provenant d'un état qui a progressé et s'est implanté sur notre globe, jusqu'au point de nous permettre de découvrir par ses manifestations extérieures la vraie nature de l'homme.

La race humaine qui peuple la terre de nos jours n'est guère supérieure dans son esprit aux lépreux d'antan. Tel est hélas! l'état moral actuel de l'humanité; en d'autres termes, tout le monde au fond est psorique. Nous connaissons la signification de la lèpre, et dire que le monde entier est psorique équivaut nu plus ni moins à dire que la lèpre règne aujourd'hui sur notre planète, mais sous une forme réfractée, plus atténuée, sous forme de Psore.

Chaque enfant qui naît devient un nouveau sujet de contagion. Et comme la psore s'accumule de siècle en siècle et de génération en génération, sa réceptivité ne fait qu'augmenter. Cela est vrai pour chaque miasme, comme également pour tous les médicaments. Nous observons dans les milieux où l'on se bourre de produits pharmaceutiques, où l'on se drogue, que ceux qui ont été "mercurialisés" par exemple, sont plus réceptifs au mercure et plus facilement intoxiqués par cette substance; ceux qui ont été empoisonnés par Rhus y deviennent tellement sensibles qu'ils ne peuvent supporter la moindre effluve de cette plante et même à distance en ressentent l'influence. Ceux qui dès leur jeune âge ont été imprégnés de psore y deviennent de plus en plus susceptibles (hyperergie psorique), à telle enseigne qu'à l'école, le moindre contact avec un camarade galeux provoque une éruption vésiculaire interdigitale accompagnée d'acares.

Evidemment, des personnes non averties vous diront que l'acarus s'est installé là avant l'éruption, mais elles ne savent pas qu'une personne saine ne sera jamais affectée par ce parasite. Le miasme évolue simplement à partir d'un état dont le sarcopte n'est que le résultat terminal. "C'est la psore qui est la cause, qui fait le "lit" à la gale et non la gale qui est l'origine de la psore comme tous les livres le décrivent fausement". (Trad.). C'est cet état spécial qui est antérieur, qui est le point de départ, celui vraiment qui doit nous préoccuper; l'insecte pruriant n'en est que la conséquence mais non la cause. La race humaine devient de plus en plus sensible à cette prédisposition qui vient de l'intérieur, va en augmentant de génération en génération et non seulement favorise l'invasion, mais fait, comme on dit de nos jours, le "lit" de la syphilis. Sans la psore, l'homme ne pourrait contracter la syphilis; il n'y aurait pas, dans son économie, de terrain sur lequel cette maladie pourrait réussir à s'implanter et à développer son action.

Le désir et l'intention comme l'intelligence et le raisonnement précèdent l'action humaine, c'est-à-dire la volonté d'agir. Cela est fondamental. L'intention précède l'action, l'homme veut d'abord ce qu'il met en pratique ensuite. Si l'homme faisait ce qu'il ne veut pas, il ne serait qu'un automate. C'est bien parce qu'il le veut et par bon plaisir qu'il se rend dans une maison de prostitution ou recherche, pour assouvir ses sens, une prostituée qui lui communique ainsi le virus syphilitique. Cet acte - résultat de son désir et de sa volonté - et cette maladie, correspondent donc à l'homme qui l'a voulu. Dans une première étape la pensée s'élabore, puis vient le désir et l'intention, enfin la résolution, mais la deuxième étape, le moment où il peut la mettre en exécution n'est pas encore arrivé. Il a commencé d'abord par avoir de mauvaises pensées qui l'ont poussé à ce désir du mal et ce faux raisonnement l'a conduit vers une vie dépravée, où, sollicité par un mouvement intérieur d'envie et de besoin vers ce qu'il n'a aucun droit de posséder, il cède et finalement le mal l'emporte et l'acte est commis! Le "miasme" qui a succédé à la psore n'était en quelque sorte que la représentation externe de son acte, qui s'est développé à la suite de sa réalisation, expression de ses pensées et de sa volonté.

La psore est la manifestation la plus ancienne des maladies de la race humaine, représentant ce début fatal, suivi irrémédiablement de cet état qui correspond à l'acte commis. Penser, vouloir et agir sont les trois facteurs essentiels de la science de la vie humaine. L'homme pense, il veut et il agit. Cette aura, qui se dégage de tous les êtres ici-bas, plus particulièrement à certaines périodes de leur histoire est celle qui correspond à l'état de la race humaine à ces époques. Les enfants l'héritent de leurs parents, la transmettent et la perpétuent. L'extérieur est le reflet de l'intérieur et il en est la conséquence vitale.

L'état interne de l'être humain préexiste au milieu dans lequel il vit, ce dernier n'en est qu'un reflet, par conséquent l'ambiance n'est pas la cause, c'est seulement, si l'on me permet cette comparaison musicale, une table d'harmonie ou une caisse de résonance qui ne fait que réfléchir les vibrations de cet état interne.

Celui qui est atteint intérieurement est apte à souffrir de ce qui se manifestera éventuellement à l'extérieur et il verra alors se déverser le flot depuis l'intérieur et manifester ses effets sur les organes, sur la peau et sur tout le corps humain. Tel est l'influx, et l'envahissement se fait toujours dans le sens où la résistance est amoindrie ou nulle, de telle sorte qu'il suit toujours la direction des penchants et des désirs humains. Les choses s'écoulent ainsi dans le sens choisi par l'homme volontairement. Les maladies correspondent aux sentiments affectifs et à leurs satisfactions et celles de la race humaine contemporaine ne sont que la figuration extérieure de la pensée et de la volonté de chaque individu.

C'est une vérité de dire que les maladies sont telles qu'elles représentent des puissances latentes à l'intérieur de l'économie. L'être humain hait son prochain et il est prêt à violer tous les commandements; tel est hélas! l'état d'esprit qui prédomine de nos jours, état dont le reflet est symbolisé dans les maladies. Tous les maux aigus et chroniques de ce monde sont simplement la représentation de cet état interne de l'homme. Autrement il ne serait pas réceptif et le mal ne pourrait se développer dans les profondeurs de son être. C'est grâce à la maladie que l'image de son propre intérieur se révèle.

Cet état de chose a continué à progresser et, à force de s'accumuler, est devenu complexe. Sur la forme simple et originale de la psore sont venues se greffer la syphilis et la sycose (pseudo-psore (1)), qui, par leur développement, ont créé une prédisposition particulière au genre humain, par l'effet de laquelle celui-ci est devenu réceptif aux moindres affections aiguës. C'est ainsi que la plupart des gens attrapent chaque petit malaise ou infection qui se présente et sont affectés par des poussées aiguës lors de la moindre épidémie de grippe qui passe. Tel est le résultat des complications que l'homme a attiré sur lui par ses propres fautes.

Evidemment tout cela ne s'est pas fait en une génération, mais s'est accumulé sur la surface habitée de la terre depuis les temps préhistoriques. Autrement l'homme serait invulnérable à la maladie, car il a été créé parfait dans sa nature animale. Voyez la perfection de toutes les choses d'ici-bas; admirez le merveilleux développement de chaque plante! Tandis que l'homme en pensant au mal et avec ses désirs néfastes qui l'ont fait pénétrer dans un domaine où il a perdu sa liberté, a été complètement dérégulé dans son économie vitale, et a subi des transformations intérieures que ni le règne animal, ni le règne végétal n'ont éprouvées.

Les "miasmes (et nous conservons à dessein ce terme d'autrefois désignant un principe morbide de nature inconnue, cause de toutes les maladies contagieuses) les miasmes - dis-je - qui agissent aujourd'hui sur la race humaine, sont au surplus compliqués des milliers de fois par les traitements allopathiques. Toutes les manifestations externes d'un miasme sont comme l'expression d'une libération et d'un redressement de notre race, mais hélas! l'humanité a été si profondément tarée que les maladies

---

1) D'après H.C. Allen (Trad.)

se sont compliquées à ce point par l'emploi des traitements locaux, par l'application de drogues violentes et excitantes qui n'ont fait que refouler et camoufler toutes les représentations extérieures des maladies internes.

De nos jours, personne ne voudra admettre qu'il a eu la gale dans sa jeunesse, à moins qu'une mère intelligente ait la sagesse de dire au médecin toute la vérité. On regarde la gale comme une chose déshonorante et il en est de même de toutes les affections en rapport avec elle. Le rapprochement entre la gale et l'adultère est du reste connu, mais ici l'adultère représente en quelque sorte l'état intérieur de la maladie, tandis que la manifestation cutanée en est l'expression externe; l'un succède à l'autre. Il en est de même pour les autres miasmes.

\*

\*      \*

Et maintenant en tant que médecin, nous abordons la question du traitement des grands "miasmes" avec toutes leurs complications. Par exemple, si nous avons à soigner en seconde main un cas de vraie gonorrhée sycotique, elle nous apparaîtra sous sa forme refoulée, qui est cent fois pire que la forme originale, car on a fait disparaître toutes les manifestations externes. Il en est de même pour les formes extérieures de la psore, les éruptions vésiculeuses et squameuses, les excroissances, tumeurs, néoplasies, bref, toutes les productions pathologiques visibles de la psore. On a eu recours à tous les moyens concevables pour faire disparaître ces manifestations, et ainsi le mal ne fait que croître et embellir, jusqu'au point où personne maintenant ne peut prévoir quel en sera le terme. On est en droit de se demander combien de temps cet état de chose pourra encore continuer avant que la race humaine ne soit balayée de cette terre à la suite des troubles consécutifs apportés par le refoulement suppressif de la psore ? C'est ce refoulement qui nous amène des maladies dangereuses, des affections organiques du cœur et des poumons, la phtisie, le cancer, et tous les processus destructifs minant progressivement l'économie. Combien de temps cela durera-t-il encore ? Si la propagation de l'homoéopathie ne se fait pas, si ses doctrines ne s'établissent pas ici-bas de telle sorte que les populations malades puissent être guéries selon ses principes, cette menace ne fera qu'augmenter. Le nombre des médecins allopathes s'accroît rapidement et tous commettent les mêmes erreurs, peut-être encore davantage aujourd'hui qu'au temps d'Hahnemann.

Il semblerait que l'homoéopathie soit devenue une nécessité, mais le genre d'homoéopathie qui est enseigné dans la majorité de nos écoles de médecine n'est pas fait pour arrêter les progrès de la psore ! La plupart des professeurs de nos collèges homoéopathiques se moquent de la doctrine de la psore. Ils dédaignent les "miasmes" et persistent dans leurs efforts pour établir l'homoéopathie sur des bases allopathiques. Telle qu'elle est enseignée dans les facultés de médecine actuelles, l'homoéopathie n'est uniquement qu'une tentative d'instaurer cette méthode sur une assise allopathique, en employant uniquement la terminologie propre à cette thérapeutique, décrivant toutes les affections chroniques par

des appellations différentes, et traitant toutes les maladies selon leurs étiquettes morbides. La psore ne fait le sujet d'aucune étude et les traités allopathiques sont les manuels d'enseignement des élèves qui viennent pour apprendre l'homoéopathie! La syphilis n'est pas traitée de la cause aux conséquences, mais simplement par la méthode suppressive, le blanchiment, la suspension momentanée de ses effets, sans prendre à coeur de faire l'effort d'en rechercher la cause fondamentale afin d'obtenir une guérison réelle et permanente. Le malade est bourré de mercure, d'iodures, d'arsenic, de bismuth et autres drogues violentes (1) qui sont connues pour juguler temporairement cette affection par une action dérivatrice, hétérogène, allopathique.

La psore a progressé jusqu'au point où elle est devenue, parmi les maladies, la plus contagieuse et la plus répandue, parce que, plus elle se complique, plus nos enfants sont sujets à en être contaminés et à contracter ses manifestations primaires qui s'ajoutent encore aux troubles dont ils souffrent et, c'est ainsi que se perpétuant, elle augmente la sensibilité et la réceptivité aux autres miasmes. La race humaine actuelle est de nos jours intensément réceptive à la psore, la syphilis et la sycose.

Voilà comment la psore, dit Hahnemann, est devenue la source la plus générale des maladies chroniques et l'on peut affirmer que les sept huitièmes au moins des maladies chroniques la reconnaissent pour unique origine... ("Maladies Chroniques", 2e éd. p. 22).

Il est exact que si la psore pouvait repasser progressivement et par étapes jusqu'à sa forme initiale, simple, l'apparence extérieure du corps serait vraiment hideuse à voir, mais l'intérieur serait certainement dans un bien meilleur état. Certaines dermatoses vésiculaires sont quelquefois affreuses à contempler, même horribles, au gré de la vanité du malade, mais il est indispensable de les laisser évoluer et se développer, car en fin de compte cela devient un grand bienfait pour l'économie. Combien ne voit-on pas de tares héréditaires se libérer par ces manifestations, et tous les troubles internes affleurer progressivement vers l'extérieur grâce au traitement homoéopathique qui les chasse de plus en plus au dehors, laissant ainsi l'organisme dans un état de libération relative.

On observe fréquemment que la gale simple ne cède pas instantanément aux remèdes homoéopathiques, parce que l'objectif médicamenteux ne consiste pas simplement à supprimer le parasite avec ses réactions locales superficielles, mais bien à atteindre dans son fondement la cause vraie héréditaire, afin de la chasser des profondeurs de l'économie vers la périphérie en cherchant à l'extérioriser au maximum jusqu'à l'obtention de manifestations visibles à la peau. Evidemment, celui qui ne comprend pas ces choses perd la tête quand ses remèdes ne débarrassent pas en un clin d'oeil le malade de ses accidents cutanés. Un enfant malade peut un moment ou l'autre présenter une éruption, croûte de lait,

---

1) Et aujourd'hui, la Pénicilline et les innombrables sulfamidés! (Trad.)

eczéma, dartres, etc..., s'il est traité convenablement, la maladie s'éliminera en quelque sorte "à travers" l'éruption par cet émonctoire, permettant à l'enfant d'être guéri, comme nous disons, du dedans au dehors; et finalement, après bien des tourments, la manifestation extérieure disparaîtra aussi, emportant avec elle le trouble interne. Ainsi, quand on entend dire qu'on a eu recours à des pommades à base de zinc ou de soufre parce que le remède homoéopatique approprié n'a pas immédiatement fait disparaître l'éruption et nettoyé la peau, la laissant fraîche et saine, nous nous rendons compte qu'il s'agit là d'une violation de la loi et d'un sérieux dommage pour le patient.

C'est ici qu'Hahnemann nous donne, au cours de plus de 18 pages dans son Traité des Maladies Chroniques, dès la page 29 (1), une longue liste de 97 cas accompagnés de toutes les références, notes et citations d'auteurs, liste que je vous conseille certainement d'examiner. Il indique également les symptômes qu'il a rassemblés lors de ses observations et de ses investigations. C'est à cause de la similitude surprenante, entre les symptômes recueillis représentant l'image de la psore en regard de ceux reproduisant l'image de Sulphur, obtenus par expérimentation sur lui-même et ses élèves, qu'Hahnemann a été amené à utiliser le soufre dans les états psoriques. La psore nous fournit toute une série de tableaux morbides répondant à la physionomie de nombreux médicaments et tous nos remèdes d'action profonde possèdent plus ou moins quelque chose de la nature de ce grand "miasme".

\*  
\*     \*

Nous pensons utile de développer à la suite de cet important chapitre la notion actuelle de diathèse, ainsi que la conception moderne de l'arthritisme qui embrassent la plus grande partie des affections dites psoriques.

DIATHESE - (diathesis, c'est-à-dire dispose, constituée).

En allemand : Krankheitsanlage; en anglais : diathesis; en italien : diatesi; en espagnol : diatesis.

On a beaucoup parlé des diathèses, mais on ne s'est guère accordé à leur sujet : les uns n'en ont donné qu'une idée bien vague, les autres les ont interprétées avec un esprit systématique et leur ont accordé une extension ou une acception toute arbitraire.

Pour Brown et Rasori, toute la nosologie était résumée dans deux diathèses opposées.

Pour Broussais, une diathèse était la disposition d'un organe à être affecté de maladies quelconques, et c'étaient alors des diathèses pulmonaire, cérébrale, gastrique, utérine, etc... La diathèse était alors confondue avec la prédisposition.

Bordeu confondait la diathèse avec la cachexie.

---

1) 2e éd.

L'école de Montpellier a bien étudié et bien compris les diathèses. Voici à ce sujet quelques considérations du Professeur Alquié, qui peuvent parfaitement s'adapter à l'esprit de nos doctrines et semblent avoir été décrites pour notre école :

"Les diathèses sont de véritables affections morbides latentes qui attendent seulement une occasion favorable pour se manifester; ce sont elles surtout qui se forment spontanément et sans l'influence de causes saisissables, ou résultent de l'hérédité. Ainsi l'enfant reçoit de ses parents des impressions malfaisantes qui constituent les diathèses scrofuleuses, cancéreuse, goutteuse, rhumatique, syphilitique, dartreuse, hémorragique, etc...

Ces affections diathésiques forment des causes tellement puissantes, qu'elles engendrent souvent par elles-mêmes, et sans aucune espèce de provocation sensible, des maladies dont elles constituent le fond ou la nature : elles méritent donc le nom de prédisposantes et déterminantes que leur donne le Professeur Dumas.

Avec Hippocrate et Galien, la doctrine de Montpellier ne peut approuver la confusion faite, par d'autres écoles, des diathèses avec les dispositions et les prédispositions aux maladies :

La diathèse est un véritable état morbide de l'économie vivante, tandis que la disposition est un mode physiologique qui entre dans la composition normale de la constitution, et qui donne au système humain une simple aptitude à contracter certaines maladies sans qu'aucune maladie n'existe déjà.

Ne pouvant accorder de diathèse à une partie du corps, mais à l'ensemble de l'être humain, l'école de Montpellier considère les affections et les diathèses comme les sources ordinaires de la plupart des maladies. Elle repousse de tout son pouvoir la doctrine qui attribue l'origine des masses cancéreuses, par exemple, à une modification ou disposition locale, car elle voit, en ces tumeurs squirrheuses, des effets d'une diathèse ou affection générale, qui se manifeste dans tel organe par suite des circonstances purement occasionnelles, et qui d'ailleurs peut en exciter le développement et toute autre partie et en plusieurs en même temps.

Nous venons de voir cependant qu'un sujet porte parfois en lui une affection fort grave sans aucune traduction sensible : il n'y a pas autre chose, en effet, pendant ces quelques jours d'incubation de la variole, du typhus, ou durant les mois qui précèdent l'explosion de la rage.

Ce sont là des exemples d'affections restées latentes, et les diathèses ne sont pas autre chose.

Une incubation répétée ou un état latent et essentiel se présentent dans les affections morbides, dont l'ensemble des symptômes se reproduit à certaines époques rapprochées, mais séparées par des intervalles libres de toute perturbation morbide. Ainsi, les fièvres intermittentes, les névroses, les névralgies, le rhumatisme, la goutte, enfin beaucoup d'affections générales ou essentielles, sont susceptibles de rester sans manifestation pathologiques durant les intervalles des accès. Or, dites-moi où réside alors l'altération matérielle et localisée propre à m'an-

noncer cette intermission et cette réapparition des accidents morbides? Ce n'est pas plus possible que de m'indiquer une dégradation quelconque et première qui soit la cause évidente des altérations cancéreuses, scorbutiques, scrofuleuses, syphilitiques, dartreuses, etc...

Pendant les intervalles des accès de l'épilepsie, de l'hystérie, des fièvres paludéennes, comme pendant la suspension ou l'évidence des symptômes de la syphilis, du cancer, etc... il y a un mode particulier de la constitution entière, état purement dynamique latent essentiel, enfin, une diathèse.

Cet état de l'économie vivante est la source des indications thérapeutiques, aussi bien que des symptômes et des accidents morbides; c'est lui que le praticien doit s'efforcer de détruire pour arriver à une curation parfaite.

Ce sera en dirigeant toute la thérapeutique contre l'état général et dynamique de l'agrégat humain que l'on arrivera à une guérison rationnelle et complète".

(Granier - Loc. cit.)

#### DEFINITION MODERNE DE L'ARTHRITISME

La dénomination "d'arthritisme" qui servait à désigner les affections articulaires, remontait à la plus haute antiquité; on la trouve dans Hippocrate. Elle s'est conservée pendant des siècles. Il faut attendre le XIXe siècle pour que la signification de la diathèse arthritique s'étende à toutes sortes de maladies, qui n'ont plus rien de commun avec les jointures.

C'est à Bazin, Lancereaux, à Bouchard et à Landouzy qu'on doit l'idée intéressante de réunir dans un même cadre une série d'affections qui s'observent dans les mêmes familles et dans des conditions similaires. On a même exagéré et fait entrer dans cette diathèse tous les syndromes dont on ne comprenait point la pathogénie.

Bazin considérait quatre maladies constitutionnelles :

la syphilis,  
la scrofule,  
l'arthritisme,  
l'herpétisme.

Son arthritisme était caractérisé principalement par des manifestations cutanées et articulaires, la tendance à l'embonpoint et à la production du tophi.

Son herpétisme comprenait :

les dermatoses prurigineuses et squameuses,  
les névralgies  
et les migraines.

Lancereaux donnait le nom d'herpétisme à ce que les autres médecins appellent arthritisme.